

Echos du passé

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avoué lo valet à l'assegeu, que s'est maryâ cau-
quies teimps apri avoué onna felhie retse d'Op-
peins, tota pavâye dè lintelyès.

N° 84. — Cliaque n'étaï rinquè onna voua-
ritse et adi maunèta qu'on ervin.

N° 85. — Onna curieusa. Se n'étaï pas derrai
laô porta intrebèta qu'assorolyvè, aô bin
plyantâye aô maitin d'on coterd d'hommo aô dè
fennès, l'étaï aô carro dè laô mézon (qu'est à
rinda dè la tséraire), lè mans dèzo son fordaï,
adi presta quand vèyai passâ cauquon, à vo dè-
mandâ :

— Cognaitè-vo cique? Sebayi iau va? Sebayi
cein que va fère? Sebayi se vaô restâ grand
teimps? Sebayi çosse, sebayi cein, que l'avan
hatcha la vilhe Sebayi.

N° 88. — On vilho valet qu'a vécu din la mi-
saire. Ne s'accordâye pas la via. Fasai dè la
sepa ai truffès po sa dzo, et laissè à dai pa-
reints, que sé fotâvan bin dè li, onna vingtanna
dè millè francs.

N° 89. — Lo cordagni. On bougro que robâvè
lo couai in allin in dzornâ tsi ti cliaï que
pouâvè.

N° 96. — Ma bouna mère qu'amâvo tant. L'est
morta demiero à quat'haôrès daô matin et ne
l'in interrâye devindro à duès z'haôrès. Rèpouzè
pri dè la porta daù sinmetiro, à man gautse in
intrin. Yè plyantâ su sa tomba on agacia
dzauno.

L'est morta in bouna chrétienne quemin l'a
vècu. Lè derrairès parolès que l'a dè l'est : « Sei-
gneur Jésus ! Mon Dyu ! » L'è oyu dè mè prou-
près z'orolyès.

Prayo lo bon Dyu dè mè perdenâ ti mè pètsî
et dè mè fère la grâce, quand lo trovèvè à pro-
pou, d'allâ la rêdjindrè din son Paradis.

N° 112. — Mon meillâ ami, et yon dai derrai,
pè chaôtrè, à coui vegnai mî à man dè dèvezâ
in patuè qu'aôtramin. Se vè m'innouy...? Ora
n'è plye nyon vers coui allâ.

N'è qu'à attindrè lo momeint, mè assebin, vaô
praô veni.

A la garda!

OCTAVE CHAMBAZ.

Tant pis ! — Dans un établissement balnéaire.
Un vieux monsieur s'adressant au maître d'hô-
tel :

— Dites-moi, le N° 4, qui était si mal hier, est-
il mort ?

— Non, Monsieur, il va même beaucoup
mieux.

Le vieux monsieur, avec un soupir :

— Tant pis !

— Comment, tant pis ?

— Dame, nous sommes un peu serrés à
table !...

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

IX

La Cène dernière !!

Je me rappelle avoir lu dans les œuvres de
Jérémias Gotthelf, le célèbre et si populaire ro-
mancier bernois, l'histoire d'un vieil avare, qui,
se sentant gravement malade, appela un méde-
cin. L'Esculape lui fit comprendre que son mal
était incurable et que sa fin était proche. A cette
révélation Harpagon éprouve un seul regret : il
ne peut se résoudre à laisser à une bande d'hé-
ritiers avides et exécrés, son cher trésor consis-
tant en une épaisse liasse de billets. Une idée...
lumineuse lui vient. Brûler ces précieux bouts

de papier, c'est l'affaire d'un instant. La belle
flambée ! A sa vue, l'incendiaire dé son propre
trésor savourait d'avance la cruelle déception
de ses héritiers que sa mort souhaitée n'enri-
chirait pas d'un liard. Cette douce pensée et la
contemplation de la flamme claire et joyeuse,
destructrice de sa fortune, firent sur le malade
une impression telle qu'il guérit malgré l'avis
contraire du médecin. Mais l'avare ne put sur-
vivre à sa fortune et il se pendit au plafond de
sa mansure. Ses proches ne trouvèrent qu'un
cadavre et une poignée de cendres.

Ce qu'on vient de me raconter est moins tra-
gique. Vous vous souvenez sans doute que vers
la fin du siècle passé, le fameux astronome Falb
de Vienne en Autriche, prédisait à jour précis
la fin du monde inévitable. L'immense et ultime
cataclysme serait le résultat d'une collision fatale
de notre vieux globe terrestre avec la constella-
tion des Léonides. Bien des gens de toutes con-
ditions, des personnes apparemment cultivées
aussi bien que des ignorants prirent ces prédic-
tions au sérieux, voire au tragique.

Rien d'étonnant dans ce cas, que parmi les
naïfs et les crédules se trouvaissent de nos con-
citoyens à la jugeotte parfois simpliste.

Dans le nombre se signalèrent les Addoux,
trois avares vieux garçons de Crète à Polet.
Comme on dit, ils n'attachaient pas leurs chiens
avec des saucisses. Il est vrai qu'ils ne gardaient
jamais de chiens, *bétail* de luxe. On aurait dit —
l'apparence du moins y était — que le plus grand
souci de ces célibataires endurcis était d'enrichir
des héritiers dont l'unique souhait était de leur
voir fermer l'œil le plus tôt possible.

Mais puisque ce devait être bientôt la fin du
monde pour tout de bon, nos Addoux eurent
bien pouvoir s'accorder juste avant de faire la
grande traversée, quelque chose d'extra tran-
chant sur leur frugal ordinaire quotidien. Juste-
ment à l'étable, un cabri était né et on l'avait
engraissé à point pour le boucher. Mais avait-il
besoin de leur cabri, ce boucher, puisque la vie
de l'humanité n'était plus maintenant qu'une
question d'heures et que la fin de tous et de cha-
cun allait sonner bientôt ?

Luxe inouï ! Gourmandise extraordinaire ! On
mangerait le cabri en famille avant la suprême
séparation. Le cène dernière quoi !

Ainsi fut fait comme on avait décidé. Le repas
fut succulent, mais le cabri était mangé et digéré
de longtemps que la sinistre génératrice du
deuil universel n'arrivait point. La prédiction
Falb avait manqué le train. On vit renaître la
joie de vivre sur maints visages ravagés par
l'inquiétude.

Mais ce trépas manqué de la planète fut tout
au moins regretté par les frères Addoux, qui,
s'ils n'en moururent pas, vieillirent de regret
d'au moins dix ans et ne purent jamais se
consoler, leur vie durant, d'avoir immolé le
veau... pardon le *cabri gras* sur l'autel de la
gourmandise.

Et penser qu'il a fallu vivre depuis, gémissaient-ils parfois !

MAURICE GABBUD.

Le nouveau président de l'Association de la presse
suisse, M. P. Rochat, ouvre le dernier numéro de
la *Patrie suisse*, consacré à des vues d'actualités
des cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et de la
Suisse allemande, notamment à de fort beaux paysa-
ges de printemps.

ECHOS DU PASSÉ

On sait combien aimables étaient les mœurs
lausannoises, dans la seconde moitié du
XVIII^{me} siècle. La capitale du Pays de Vaud
était un lieu de plaisir et le rendez-vous des
beaux esprits. On s'y amusait fort, mais en tout
bien tout honneur.

L'anecdote suivante — nous ne nous flattons
pas de la révéler à nos lecteurs — date de ce
temps-là. Elle fut contée par Charles Eynard,
dans sa biographie de notre illustre compatriote
le docteur Tissot, auteur de l'*Avis au peuple
sur sa santé*, un ouvrage qui eut à l'époque une
vogue immense.

« Un Allemand, fort instruit, naturellement
enthousiaste et passionné, dit Eynard, se pré-
sente à Lausanne, désirent connaître l'immor-
tel auteur de l'*Avis au peuple*. On l'introduit
chez Mme de Charrière. Au moment où il entra
dans le salon, on venait de faire quelques jeux
et l'on payait des gages. Un des assistants jouait
du violon, tandis qu'un homme d'un embon-
point remarquable semblait chercher dans le
salon quelqu'un qu'il ne trouvait point.

» Enfin, le violon rendit des sons plus forts et
le gros homme — ce n'était rien moins que
Gibbon, l'illustre historien anglais — vint pren-
dre la main de M. Tissot, dont la grande figure,
digne et froide, formait le plus parfait contraste
avec la sienne. Mais ce n'était pas assez ; le vio-
lon jouait toujours et tous deux durent faire
quelques figures de menuet, à la grande joie de
toute l'assemblée.

» C'était l'acquittement du gage que devait
Gibbon, dont l'humeur gaie se prêtait volontiers
à cette espèce de plaisanterie, fort simple dans
une réunion d'amis.

» C'est ce que ne comprit point notre Alle-
mand, dont l'attendrissement, à la vue de ce
spectacle, était visible. Mais l'année suivante,
quel ne fut pas l'étonnement, à Lausanne, d'ap-
prendre qu'il avait pris tout au sérieux et que,
dans le récit imprimé de ses voyages, il en citait
comme un des événements les plus remarqua-
bles d'avoir vu le célèbre historien et l'illustre
philanthrope, le bienfaiteur de l'humanité, entre-
lacer des danses et des pas harmonieux, et rap-
peler ainsi les beaux jours de l'Arcadie, dont ils
avaient toute la simplicité et l'antique vertu. »

Nous rappelions brièvement, il y a trois se-
maines, à l'occasion de l'anniversaire de l'exé-
cution du major Davel, le noble projet dont il
fut la victime. L'indolence de ses contempo-
rains, peu soucieux, semble-t-il, de leur liberté,
et la naïveté du plan de Davel furent les causes
principales de l'échec de cette entreprise.

Il est curieux de mettre en parallèle la naïveté
scrupuleuse de notre infortuné compatriote et
la façon dont on entend aujourd'hui la guerre,
en certains milieux.

Alors qu'il était à la torture et qu'on cherchait
en vain à lui arracher les noms de complices,
qu'on lui supposait, Davel répondit :

« Un homme comme moi, dit-il, qui entend
le service doit savoir que l'on prend d'autres
mesures pour soulever un pays. J'ai défendu à
mes gens de prendre aucune munition et j'ai
même répandu à terre de la poudre que quel-
ques-uns avaient apportée. Je me suis entière-
ment confié à Messieurs de Lausanne et leur
ai laissé le soin de loger mes troupes. Si j'eusse
suivi mon plan à moi, j'eusse amené du monde
autant que possible ; j'eusse amené des muni-
tions ; j'eusse pris possession des portes, du
château, du trésor ; j'eusse suivi les lois de la
guerre ; mais je n'ai rien osé changer au plan
que Dieu m'avait inspiré. »

Grand-Théâtre. — Programme de la semaine :
Samedi 15, 1^o *Asile de nuit*, comédie en un acte,
de Max Maurey ; 2^o *La Fille du Régiment*, opéra
comique en 2 actes, avec le concours de Mlle Lili
Dupré. Musique de Donizetti.

Dimanche 16, *Manon*.

Mardi 18, *Papa*, comédie en 3 actes de R. de
Flers et A. de Caillavet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.